

LA MORT DU SOUVENIR

NOUVELLE INEDITE

Un matin de mai, de bonne heure, Maurice entra dans son atelier. Il baissa le store de percale blanche ; puis, en chantonnant, il alla s'asseoir sur un divan, devant un tableau commencé. " Cela ne va pas ", murmura-t-il. Un domestique parut au fond de l'atelier. " On apporte des fleurs pour mourir. " " C'était le deuxième anniversaire de son mariage ; il avait voulu, comme l'année précédente, parfumer de fleurs la maison pour ce jour de fête. " " Pauvre petite Germaine, elle m'aime toujours autant ; pourquoi donc ne l'aimé-je plus autant ? " " Il n'aimait pas une autre femme ; il n'aimait que Germaine, mais il l'aimait moins. " Il la plaça, il avait pitié d'elle ; elle était petite douce et triste, voilà tout ce qui restait de son amour ! Il n'y avait pas eu de querelle entre eux ; seulement, Maurice sentait qu'en son âme, lentement et sans bruit, sans brusquerie, mais pour toujours, mourait l'amour. " Quand il porta le bouquet dans le salon, il eut l'impression qu'il faisait mentir les fleurs. " Il entendit Germaine qui montait l'escalier. " Vite, il rentra dans son atelier, se remit à son cheval et fit semblant de peindre. " " Bonjour, Maurice ! " Elle l'embrassa. " Encore une surprise ! " " Tu t'y attendais. " " Non, oui, oui, je m'y attendais. " Deux ans ! Nous voilà de vieux époux ! " Elle sortit et revint tenant à deux mains le vase plein de fleurs. " Les belles fleurs ! Et toutes pareilles à celles de l'an passé. " " Quand nous serons vieux Maurice, des bonnes gens au coin du feu, tu me donneras encore des fleurs ? " " J'ai vu l'autre jour, au Bois, sur un banc, un vieux homme auprès d'une vieille dame, il lui racontait lentement... je ne sais quoi. Elle, tout contre lui, l'écoutait et souriait. Il semblaient tant s'aimer qu'on croyait que cela ne devait pas finir ; peut-être qu'ils ne mourront jamais. " " Nous serons ainsi, Maurice, nous dans bien longtemps ! " " Une fleur aux doigts, elle parcourait l'atelier, distraite, regardant les toiles pendues aux murs. " " Ecoute ! " " Elle s'était arrêtée, un doigt sur les lèvres, d'un air de grande mystère ; elle regardait Maurice et lui montrait un de ses anciens tableaux. " " C'était, au plus profond d'une forêt d'automne, une fontaine bleue ; et devant la fontaine, droite, blanche et nue, avec de long cheveux roux comme les feuillages d'automne, une petite nymphe jouait de la flûte. " " Ecoute ! " Maurice se retourna. Il se rappela que, l'année précédente, un jour, elle avait devant ce tableau dit le même mot, fait le même geste. " " Te rappelles-tu, Maurice ? Tu m'as expliqué bien en détail pourquoi tu m'aimais et comment tu m'aimais. " " C'était un peu compliqué ; mais c'était très joli. " " Tu ne me parles pas, Maurice ? " " Mais si, je veux bien te parler. Seulement, je ne vais pas très bien ce matin. " " Je suis las. " " Viens nous promener. " " Non, mais, toi, promène-toi. " " Je t'ennuie ? " " Mais non ! " " Non, je suis bien. A tout à l'heure, Maurice. " Maurice, resté seul, se sentit délivré d'une contrainte. Mais il eut l'impression d'une infinie solitude. " L'amour s'en va ; l'amour meurt. " " Alors, il regretta, pour lui-même, la mort de son amour. Ce n'était pas Germaine qu'il regrettait, mais un amour pour son âme. Il vit son âme comme une tombe où nul ne s'agenouille ; et il pleura. Germaine tomba malade. Ce fut un soir d'hiver, un triste soir, qu'elle dut s'allier. " " Quand elle se fut couchée, sa délicate figure paraissait plus pâle sur les oreillers et les draps blancs. Maurice était debout près du lit. " " Te sens-tu mieux ? " " Oui, bien mieux. Mais, ne me parle pas, je suis lasse. " Ce furent de tristes jours, monotones et moroses. On ne savait pas ce qu'avait Germaine. Aucun organe ne paraissait atteint, mais une fièvre persistante l'accablait. Elle avait des heures d'assoupissement, des heures d'agitation fébrile et d'angoisse. Maurice devint un malheureux qui guettait dans l'ombre, comme un châtiment de ne plus aimer Germaine. Il aurait voulu la soigner comme un petit enfant, la bercer, la câliner et la guérir. Dans son attendrissement, il lui semblait que l'amour revenait. " Mais non, j'ai pitié d'elle seulement,

seul mot si facilement, il faisait naître dans l'âme de Germaine les délicates pensées dont il était charmé. " " A quoi bon peindre, se disait-il alors, puisqu'elle m'a compris ? " Et maintenant, à quoi bon peindre, puisqu'elle n'est plus là ? " Les jours passèrent. Les images de Germaine devinrent moins variées et plus rares. Il ne la vit plus dans sa vie familière de toutes les heures, errante autour de lui, l'entourant de sa douce présence. Elle ne lui apparaissait plus que dans certaines attitudes, assise au piano, ou bien debout à la porte de l'atelier, ou bien les bras tombants et les mains jointes, ou bien déjà malade, au lit, les yeux clos. Et ces images avaient maintenant une raideur, une immobilité singulières. Elles perdirent leur souplesse et leur légèreté ; elles ne se combinaient plus de manière à donner par leurs jeux divers et rapides l'illusion de l'existence. Le souvenir, d'abord complexe et vivant, se désorganisa ; ses éléments épars prenaient la sécheresse et la rigidité des choses mortes. Au lieu d'aller et de venir parmi les meubles, dans la maison, l'image semblait fixée aux objets, Maurice s'en aperçut avec chagrin. Il essaya de la dégager des idées étrangères auxquelles elle se trouvait associée dans son esprit. Il était importuné de la voir toujours au piano ou bien jouant avec un éventail. Il mit tout l'effort de son imagination à la voir toute seule, libre, variant ses mouvements selon les circonstances. L'image s'atténua, devint vague, pareille à une ombre. " Un jour, Maurice se rendit compte qu'il avait peine maintenant à voir d'une manière précise le visage de Germaine. Il l'entrevoit, effacé déjà comme un pastel ancien. Il rassembla tous les portraits qu'il avait d'elle. La voici toute petite fille, en robe courte à volants, avec une poupée dans les bras ; c'était déjà son air doux et fin, son regard d'intelligence et de résignation. La voici jeune fille, à l'âge des premiers bals. La voici quelques jours avant leur mariage, telle qu'elle l'avait enchanté, jadis, naguère. " Il fermait les yeux ; elle était présente à son imagination, puis elle s'évanouissait, puis elle revenait, mais toujours un peu plus incertaine. Maurice, alors, voulait reconstruire le visage, recomposer les traits, le délicat profil, les cheveux à bandeaux, les longs cils, le nez aquilin, la bouche à la fois gaie et mélancolique. Il essayait de faire ce portrait en pensée et tous les traits étaient exacts, mais le portrait n'était pas ressemblant. Il voulait corriger ; mais l'image s'en allait, insaisissable, impalpable. " Ou bien, elle devenait laide et grotesque. " Vint la belle saison. A travers les stores de toiles blanches, la clarté se répandit dans l'atelier, baignant les objets, les animant. Maurice se mit à l'œuvre. Il entreprit un grand tableau qu'il rêvait depuis longtemps : dans la forêt, chaude et parfumée, sous les acacias en fleurs, la nymphe du bois, pensive et les yeux lourds, joyeuse et lasse, étendue sur l'herbe, analogue à l'immobilité et frémissante nature. Maurice eut des journées heureuses de création large et belle. Parfois, aux heures de fatigue, le souvenir revenait comme un remords. Maurice, alors, par scrupule, interrompait son travail. Mais cela durait peu ; l'œuvre bien tôt reprenait son imagination tout entière, l'accaparlait. Il se disait : " Pauvre petite Germaine, te l'abandonne. Je ne peux plus penser à toi. Oh ! quelle est la faiblesse de mon âme si je ne peux même plus me souvenir de toi, si toute ma vie m'échappe ainsi, hélas ! si tout meurt à toute minute en moi et si je ne puis même pas faire de mon triste cœur la pieuse et fidèle nécropole de mes heures défuntées ! " Un ami vint le voir. " Ne dis pas de mal de l'oubli, Maurice, car seul il guérit. " " Mais je souffre mille fois plus de l'oubli que du souvenir. " " Seul il guérit, seul il permet que nous vivions. Il est la loi de la vie. Si notre âme gardait la vive cicatrice de toutes les blessures qu'elle reçoit, elle serait bientôt souffrante et pantelante au point que rien n'interromprait son gémissement. Mais il y a dans l'âme une force d'oubli comme dans le corps une force de guérison qui répare les incessantes meurtrissures de la vie. Laissons dormir le passé, jonché de tombes, drues dans la plaine, de nos espérances et de nos amours morts ! " " A quoi bon vivre, si en vivant, nous ne travaillons qu'à faire du passé, qu'à oublier des morts ? " " Il faut vivre ; la vie est toujours présente ; et l'oubli, Maurice, est la condition de la vie. " Ces paroles blessèrent intérieurement Maurice ; il les trouva grossières et brutales. Il se jura de garder le cher souvenir et de l'entretenir dans son âme, pieusement, comme un petit jardin de tombe. Mais enfin, la vie le reprit, forte et triomphante. L'habitude, lentement, sans bruit, fit son œuvre de destruction. Et ce fut, après la mort de l'amour, plus triste encore, la mort du souvenir.

Avant l'Emigré. Conversation avec M. Paul Bourget. Paris, 8 octobre. Je passais ce matin rue Barbet-de-Jouy, quand j'ai vu l'heureuse idée de sonner à la porte de noire éminent collaborateur et ami M. Paul Bourget. Il faisait un de ces jolis jours d'automne où les vieilles maisons de ce vieux quartier prennent, avec les tons dorés des feuillages de leurs arbres, un délicieux air de vieille ville aristocratique de province. Je trouvais le célèbre écrivain dans son cabinet de travail, qui donne, par échappée, sur le jardin de l'ancien couvent du Sacré-Cœur. Il était occupé à corriger les épreuves d'un volume. " Comment, lui dis-je, nous vous croyions tout entier à l'Emigré et vous pensez à publier un nouveau livre ? " " Un simple recueil de nouvelles. " " Peut-on regarder le titre ? " " Regardez. " Je jetai un coup d'œil sur la couverture : " Les Détoirs du Cœur. " " Ainsi s'appellent le livre que la librairie Plon va publier sous peu de jours. Ce sera mon trentième volume, me dit M. Bourget. " " Et je les ai tous écrits, sauf un, entre la rue Monsieur et la rue Barbet-de-Jouy, dans ce coin de province où j'ai eu pour voisins et pour amis, pendant tant d'années, Barbey d'Aurevilly et François Coppée. " " Tenez, montre M. Bourget, en allant me chercher un livre dans sa bibliothèque, voilà un monument méliolologique de ces fraternités d'esprit brisées par le temps et la mort. " Et l'écrivain me montra sur la première page des "Diaboliques" deux inscriptions ; l'une à l'encre rouge tracée d'une plume impétueuse. C'est la dédicace des "Diaboliques" au poète François Coppée, par Jules Barbey d'Aurevilly ; au-dessous, à l'encre noire, en écriture minutieuse et serrée, du poète des "Humbles" cette autre inscription : " Donné à mon cher Paul Bourget, en souvenir de notre ami commun J. B. d'Aurevilly, FRANÇOIS COPPÉE. " Et, regardant mélancoliquement le volume : " Voilà tout ce qui reste de mes grands amis disparus, en attendant que j'aie les rejoindre, murmura M. Paul Bourget. " Surpris de cette conclusion, je regardai le grand écrivain, et voulant égarer son visage que le souvenir avait assombri : " En attendant, lui dis-je, Dieu merci, et vous faites répéter une pièce : "L'Emigré", que l'on joue demain et qui provoque déjà une immense curiosité dans tout Paris. " " Vous êtes bien aimable, me dit M. Bourget en reposant les "Diaboliques" sur un coin de sa table de travail. " " L'Emigré", ajouta-t-il, est même en un certain sens mon début au théâtre, car c'est la première fois que j'ai fait une pièce tout seul. " " Le Luxe des Autres", que l'Opéra a donné, avait été composé avec M. Henri Amic ; "Un Divorce", avec M. André Cury. " " L'Emigré" est mon enfant à moi tout seul. " " Comment avez-vous été amené à vous occuper de ce théâtre ? " " Pour cette fois, la chose est bien simple. Il y a un an et demi, quand l'Emigré fut publié en volume, M. Guity m'écrivit un beau jour qu'il voyait une pièce dans ce roman. Nous en causâmes. Ce qu'il me dit me séduisit d'autant plus qu'il s'y loignait la tentation de voir le marquis de Clavière, un des personnages que j'ai composés avec le plus d'amour, incarner un acteur vivant que j'admire le plus. Je me suis mis à la tâche. La faveur avec laquelle "Le Divorce" a été accueilli au Vaudeville m'a encore encouragé. Vous verrez demain le résultat de ce long effort, car je puis dire, depuis un an, j'ai été presque uniquement absorbé par ce travail. Dans cette pièce, comme précédemment dans "Le Divorce", j'ai essayé de retracer le drame, comme si le roman n'existait pas. Il y a, en effet, entre ces deux genres, le théâtre et le roman, des différences si profondes, que je ne crois pas à la possibilité de tirer une pièce d'un roman. Je crois, en revanche, à la possibilité de créer une pièce sur le même sujet qu'un roman, à la condition, je vous le répète, que ce sujet soit "répondé" théâtralement. Ai-je réussi à répondre théâtralement celui de "L'Emigré" ? Ce n'est pas à moi de le dire et... je ne le sais pas. Ce que je sais c'est que, si le public l'accueille pas favorablement, cette pièce, la faute en sera à l'auteur seul et qu'il ne pourra pas s'en prendre à ses interprètes. "

"Vous jugerez d'ailleurs qu'il est impossible, en effet, qu'on fasse une création supérieure à celle que Lucien Guity a faite de "L'Emigré", et toute la troupe de la Renaissance, fanatisée et animée par cet acteur de génie, fait à cette création un accompagnement digne du chef de chœur. Je ne crois pas pouvoir faire à ces vaillants artistes un plus grand éloge. " " Ce que m'avait dit M. Bourget m'a donné dans la journée le désir d'aller au théâtre de la Renaissance entendre d'une oreille indiscrète quelques scènes de son œuvre, dont la première représentation sera donnée demain. C'est vraiment puissant. J'ai pu admirer en même temps les décors de "L'Emigré". Le premier représente le grand hall du château de Grandchamp, dans l'Oise ; le second, un appartement élégant dans le faubourg Saint-Germain ; le troisième, une chambre somptueuse d'officier de cavalerie à Saint-Mihiel ; le quatrième, le salon d'un Palace à Paris, d'un type ultra-moderne. Tout cela est parfait, tout cela dénote un goût exquis, et c'est le cas de dire ou j'aimais que le cadre est digne de la toile. " " C'est dimanche. A l'hôpital de... on vient d'ouvrir les portes ; et, tandis que, dans la grande salle, -salle des hommes-, les visiteurs s'empresent autour des parents, des amis, offrant des douces promises, s'informant des nouvelles, un malade, un soldat, jeune, maigre, brisé de fièvre, reste seul ; seul avec une rose, à laquelle il parle comme à une confidente très obère. Depuis une semaine, le numéro demande régulièrement chaque matin à l'infirmière : " C'est le combien ? " " Da bout des lèvres, elle indique la date. Ce matin, à la question habituelle, elle a répondu : " Le 1er octobre. " " Ah ! Quel jour ? " " Dimanche. " " 1er octobre ? Dimanche ! Je veux une rose, très belle, toute blanche. " L'infirmière est jeune, presque aussi jeune que le malade. Elle a déjà reçu bien des fleurs dans sa vie, et cette attention est loin de lui déplaire. Elle même venant d'un mortuaire. Le rire aux lèvres, bientôt elle revient, tenant "une rose, très belle, toute blanche". Un simple "merci" sort des lèvres du petit soldat, suivi par une courte pause, de ces quelques mots : " Je veux parler à l'ambonier. " Le rire de l'infirmière disparaît. " Laissez-moi la paix ! En voilà des lubies ! Une rose, soit !... L'ambonier... Non ! " " Pourquoi je le veux ? " Elle est déjà loise. Alors, il s'agit, il s'énervé, la fièvre augmente : " Pas d'ambonier ! Alors... Que dira-t-elle ! " Soudain, il se calme un peu, il songe... C'est dimanche. Quand les visiteurs seront là, il cherchera une brave femme, une femme ressemblant un peu à sa brave femme de mère, et il lui donnera sa fleur pour... Oui, attendons après dîner ! " " Maintenant, dans la salle, autour des lits, ce sont des chuchotements très doux. Le numéro 7 regarde les allants, les venants, fatigué par cette inspection de visage inconnues. Nul n'attire sa confiance. -Si on gardait sa rose, sa belle rose blanche ! -Et le temps passe... Soudain, il prête l'oreille. Là, près de lui, à une question posée par une jeune fille, dont il ne voit que les cheveux blonde sous un chapeau très simple, un malade répond : " Lui ! plâtrée galopante : il ne passera pas la nuit. " " Oh ! " La jeune fille se retourne brusquement. Son visage exprime une telle compassion, que le petit soldat devine... Le mourant, c'est lui, lui qui se trouve "mieux". Il ferme les yeux une minute... On ne lui a rien dit ! Et l'infirmière refuse... La mort !... Pas de prière à l'hôpital !... Partir comme un chien ! Et la mère ? Et la fiancée ? Et la fleur ?... Alors, il appelle : " Mademoiselle ! " Vite, elle est là, près de son lit, la petite ouvrière au bon cœur. " J'ai entendu... Si vous pouvez... je voudrais un prétre de suite, n'importe qui... de suite... le premier trouvé dans la rue. " Elle réfléchit. " Oui, mais, il faut "écrire" votre désir, sans quoi... Ah ! oui, sans quoi... Et encore ! " C'est vite écrit, vite signé. La messagère écourtée sa visite à son malade, et le petit soldat la suit du regard jusqu'à la porte en murmurant : " Elle "lui" ressemble un peu. " " Vingt minutes plus tard, un "curé", après quelques rebuffades qui ne lui ont pas fait peur, arrive au milieu de la grande salle ; de suite, il reconnaît "lo-

lient" au sourire qui l'appelle. " "Sais-tu, mon garçon, dit-il en serrant la pauvre main brisée tendue vers la sienne, que Dieu même bien gens et choses. Tu l'appelles Yves Plémeur : deux noms bretons ! Je suis Breton comme toi. " "Bretons ! O ma Doué ! Quel bonheur ! L'Océan, les landes d'ajoué et de brayère, le pain noir, la chambrée sur la côte... On meurt de ne plus voir tout ça. Et alors... Alors... " " Alors, parle sans crainte, nous sommes amis. Tu veux te confesser, l'imagine ? Oubliés nous, on met son âme blanche comme une moquette pour aller dans l'autre monde. Ma-tu resté bon chrétien ? " " Une cabite rougeur monte au front pâle d'Yvon. " " Non ! La confession de son âme. Vous connaissez d'instinct ça, Monsieur le Recteur ? - du souveur qui a ripailé, couru tant d'aventures... et le reste, eh bien ! c'est un peu ma confession. L'entraînement, le respect humain, la jeunesse, ça vous chante de vilaines chansons, on devient une bête. Je le pensais, bien, parfois ; Mais pas comme il y a une heure, quand j'ai sa, par hasard, que j'allais trépasser. Ça va être dur de vous conter tout ça, mais tant pis ; faut qu'on sache chez nous qu'Yvon est parti de même que "le père" : en chrétien. " " Tu as raison. D'où ça te t... " " De Caron. " " De Caron ? Pas loin d'Aurey. Tu as, au moins, de temps en temps, invoqué Madame Sainte Anne ? " " Pas guère ; sa fille plutôt : Madame Marie. Voilà un dé-pêché, ma mère me donnait "chepelet" et m'a fait "jurer" de réster déesse "dix Ave Maria" chaque jour. Ça m'a parfois coûté, mais j'y ai pas manqué, vous pouvez bien m'en croire ! " " Et Marie te remercie à sa façon. Vite, confesse-toi ! l'infirmière ne tardera, pas, je le crains, à me mettre à la porte. " " Yvon était en paix avec Dieu, Monsieur, comme un vaillant petit soldat français vis-à-vis de la mort, il dit au prêtre : " Vous serez à ma mère, n'est-ce pas ? " " Oui. As-tu quelque autre recommandation à me faire ? " " Je voudrais... Aujourd'hui, aujourd'hui sans faute, bénissez cette rose, et envoyez-la à ma fiancée : "Marie L. Hedio, à "Port-Haigara". Elle aime sa patronne, Madame la Vierge, plus que vous ne l'aimez étre-mement, Monsieur le Recteur, sans vous manquer de respect. Elle dit que la rose c'est sa fleur. Et, de même que j'ai "jéré" à "ma mère" de récier chaque jour "dix Ave Maria", de même j'ai "jéré" à Marie de lui envoyer chaque année, le premier dimanche d'octobre, une rose bénite. Elle la voulait bénite par son Père blanc, mais je n'en ai jamais vu jui-que-là... Alors... " Cette fois, les papilles du prêtre devinrent humides. " Ecoute-moi, Yvon ; je suis le "premier" prêtre rencontré dans la rue par la messagère... Regardez. " Il entr'ouvrit sa doubletelle, et la robe blanche du Frère Bénédict apparut aux regards étonnés, ravis, du petit soldat. Yvon joignit les mains : " Ah ! Monsieur le Recteur... Père, je suis heureux... Marie aussi sera bien heureuse... " " Et Notre-Dame de Boseire est bien bonne ! C'est Elle qui m'envoie vers toi. On célèbre sa fête aujourd'hui. Un beau jour, Yvon, pour aller au ciel... Maintenant, adieu... sois tranquille, mon pauvre garçon. " " Oui, j'ai confiance en vous, en Elle ! " " Kenavo, Père. " Il mourut à huit heures du soir. On chantait "Salve Regina" dans les couvents... de l'exil.

La Dernière Rose. C'est dimanche. A l'hôpital de... on vient d'ouvrir les portes ; et, tandis que, dans la grande salle, -salle des hommes-, les visiteurs s'empresent autour des parents, des amis, offrant des douces promises, s'informant des nouvelles, un malade, un soldat, jeune, maigre, brisé de fièvre, reste seul ; seul avec une rose, à laquelle il parle comme à une confidente très obère. Depuis une semaine, le numéro demande régulièrement chaque matin à l'infirmière : " C'est le combien ? " " Da bout des lèvres, elle indique la date. Ce matin, à la question habituelle, elle a répondu : " Le 1er octobre. " " Ah ! Quel jour ? " " Dimanche. " " 1er octobre ? Dimanche ! Je veux une rose, très belle, toute blanche. " L'infirmière est jeune, presque aussi jeune que le malade. Elle a déjà reçu bien des fleurs dans sa vie, et cette attention est loin de lui déplaire. Elle même venant d'un mortuaire. Le rire aux lèvres, bientôt elle revient, tenant "une rose, très belle, toute blanche". Un simple "merci" sort des lèvres du petit soldat, suivi par une courte pause, de ces quelques mots : " Je veux parler à l'ambonier. " Le rire de l'infirmière disparaît. " Laissez-moi la paix ! En voilà des lubies ! Une rose, soit !... L'ambonier... Non ! " " Pourquoi je le veux ? " Elle est déjà loise. Alors, il s'agit, il s'énervé, la fièvre augmente : " Pas d'ambonier ! Alors... Que dira-t-elle ! " Soudain, il se calme un peu, il songe... C'est dimanche. Quand les visiteurs seront là, il cherchera une brave femme, une femme ressemblant un peu à sa brave femme de mère, et il lui donnera sa fleur pour... Oui, attendons après dîner ! " " Maintenant, dans la salle, autour des lits, ce sont des chuchotements très doux. Le numéro 7 regarde les allants, les venants, fatigué par cette inspection de visage inconnues. Nul n'attire sa confiance. -Si on gardait sa rose, sa belle rose blanche ! -Et le temps passe... Soudain, il prête l'oreille. Là, près de lui, à une question posée par une jeune fille, dont il ne voit que les cheveux blonde sous un chapeau très simple, un malade répond : " Lui ! plâtrée galopante : il ne passera pas la nuit. " " Oh ! " La jeune fille se retourne brusquement. Son visage exprime une telle compassion, que le petit soldat devine... Le mourant, c'est lui, lui qui se trouve "mieux". Il ferme les yeux une minute... On ne lui a rien dit ! Et l'infirmière refuse... La mort !... Pas de prière à l'hôpital !... Partir comme un chien ! Et la mère ? Et la fiancée ? Et la fleur ?... Alors, il appelle : " Mademoiselle ! " Vite, elle est là, près de son lit, la petite ouvrière au bon cœur. " J'ai entendu... Si vous pouvez... je voudrais un prétre de suite, n'importe qui... de suite... le premier trouvé dans la rue. " Elle réfléchit. " Oui, mais, il faut "écrire" votre désir, sans quoi... Ah ! oui, sans quoi... Et encore ! " C'est vite écrit, vite signé. La messagère écourtée sa visite à son malade, et le petit soldat la suit du regard jusqu'à la porte en murmurant : " Elle "lui" ressemble un peu. " " Vingt minutes plus tard, un "curé", après quelques rebuffades qui ne lui ont pas fait peur, arrive au milieu de la grande salle ; de suite, il reconnaît "lo-

CA ET LA. Les statistiques de l'administration des mines nous apprennent que le débit moyen et journalier des sources thermales françaises est de 300,000 hectolitres. Le chapeur fournie par ces sources, chaleur qui demeure encore aujourd'hui sans utilisation, correspond sensiblement à celle que pourrait produire en brûlant une forêt de 1,825 hectares. Les villes américaines, comme l'on sait, ont la spécialité des maisons géantes. A New York, on compte ainsi 558 maisons de plus de dix étages, réparties comme suit : 164 de dix étages ; 101 de onze étages ; 169 de douze étages ; 91 de treize à vingt étages ; 11 de vingt deux à vingt-cinq étages ; 1 de quarante et un et de quarante-huit étages. Suicide du conseil général McFarland. Berlin, 24 oct.—M. Silas C. McFarland, du Iowa, conseil général des Etats Unis en disponibilité, s'est tiré une balle dans la tête, ce matin dans un train entre Hamburg et Berlin. M. McFarland a succombé presque immédiatement. Son corps a été descendu du train à la station de Ludwigslust.